

LE DOCTEUR BOTTEX.

Malgré son éblouissant prestige, malgré ses promesses pompeuses, la vie politique ne donne pas seule la renommée : elle n'en est pas même la plus sûre dispensatrice. Le vide qui se fait autour de la tombe modeste d'un homme de bien, le deuil sincère dont sa mort devient le signal, attestent suffisamment que la reconnaissance publique se mesure à l'utilité, et non à l'éclat des services. Tribut précieux, plus éloquent mille fois que les mausolées menteurs, que les fastueux éloges académiques ! Gage irrécusable d'immortalité ; seule consolation vraiment digne de la famille qui survit et qui pleure !

La mort récente du docteur Bottex confirme de tout point ce consolant enseignement. Rien n'a manqué à sa mémoire de ces regrets spontanés, de cette douleur universellement sentie, qu'on ne feint point, que les années ne suffisent pas à épuiser, dont l'amertume se ravive entière dès que le nom vénéré est prononcé entre amis. L'histoire d'une vie si bien remplie appartient de droit aux annales de la médecine lyonnaise ; car elle a répandu sur le pays le double bienfait de l'illustration scientifique et de la philanthropie la plus dévouée.

Alexandre Bottex naquit, le 1^{er} novembre 1796, à Neuville-sur-Ain, dans ce département qui semble vouloir racheter la délétère influence de son sol par les glorieux disciples qu'il a donnés à l'art de guérir ; la patrie de Bichat, de Richerand, de Martin, de Bonnet, avait sans doute aussi doté Bottex de cette vocation profonde qui décida sa carrière, et qui le soutint ensuite pendant les dures épreuves du noyiciat médical. Il fit la plus grande partie de ses études à Lyon, et puisa, dans l'internat de nos hôpitaux, les saines notions pratiques qui, de temps immémorial, y distinguent les maîtres et les élèves.

Fort de ces premiers succès, Bottex en brigua de plus solides. Mais, son organisation, si puissante en apparence, ne put le garantir des

effets d'une modestie par trop déflante. Il s'entendait mieux à appliquer son savoir qu'à en faire parade ; et, dès la première séance du concours, il dut s'arrêter, vaincu par une émotion que les encouragements les plus flatteurs ne purent l'aider à maîtriser. L'étonnement fut extrême parmi ceux qui le connaissaient, qui appréciaient son mérite. Ce fut une sensation de stupéfaction, presque de désappointement, tant on avait compté sur le jeune candidat ! — Cette surprise fut universelle ; et l'on croira aisément qu'elle ait presque changé cet échec en triomphe, quand je dirai que je l'ai retrouvée, parmi ses contemporains, au bout de vingt-cinq ans, encore aussi forte que le premier jour !

Des antécédents aussi honorables, l'instruction variée et sûre, dont il avait fait preuve ; le piquant et l'originalité de son esprit donnèrent bientôt à Bottex une consistance scientifique que des confrères plus âgés eussent pu lui envier. Aussi, le choix qui le désigna, en 1830, comme médecin des aliénés à l'hospice de l'Antiquaille, ne rencontra qu'une approbation générale. Dès les premières années de son exercice, il montra, soit comme clinicien, soit comme professeur, ce qu'on pouvait attendre de sa perspicacité et de son zèle. Plusieurs questions de médecine légale, une entr'autres, celle de monomanie homicide alléguée par la défense, firent voir de bonne heure que son jugement si droit ne se fourvoierait jamais dans les sophismes d'une idéologie complaisante. Tout en réservant, pour ces cas, la part d'une perversion morbide réelle, il spécifia son caractère exceptionnel, sa rareté, et posa nettement la différence qui sépare cet état, véritablement digne d'excuse, de l'effervescence qu'une passion coupable allume chez l'homme le mieux doué des conditions de la liberté morale.

A l'hôpital, dans son triste domaine, Bottex, si communicatif et causeur avec ses confrères, observait calme et grave, souvent silencieux. Sans discuter avec ses malades, parfois, cependant, il lançait quelques-unes de ces attaques, de ces mots pleins de sens et de force qui atteignent, au défaut de la cuirasse, la folie la plus raisonneuse. — Comme médecin proprement dit, il ordonnait peu, trop peu de remèdes. Il aimait à temporiser, et ne s'en cachait pas, comptant plus sur le régime, l'isolement et la persévérance des soins moraux pour dompter une maladie où l'altération fonctionnelle des centres nerveux est ordinairement la seule sur laquelle on ait prise.

La réputation de bon praticien, que notre collègue avait si justement acquise, ne tarda pas à dépasser les portes de l'hôpital. Lorsqu'il fut question d'aller observer, à Paris, le choléra, la Société de médecine

désigna Bottex : et, lorsque les commissaires durent se partager entre eux le fardeau de cette honorable mais pénible mission, ce fut encore à Bottex qu'ils confièrent la tâche la plus difficile, celle d'étudier les divers modes de traitement. — A un moment — (six jours après l'invasion de l'épidémie) — où la contagion du mal était encore un objet de doute pour la plupart des pathologistes, on le vit, chaque jour, dans les différents établissements sanitaires de la capitale, s'adresser aux médecins, aux internes, questionner les malades, recueillir les formules, en suivre l'effet, s'enquérir des mesures de salubrité prescrites, rédiger ses notes. En huit jours, dans ces temps où la moindre fatigue pouvait être une cause de mort, Bottex avait visité tous les hôpitaux, dans chaque hôpital tous les services !

Son rapport offre les qualités et les défauts de tout ce qui se publia, en 1832, sur ce sujet. Après avoir insisté sur l'importance du traitement des prodrômes, il passe successivement en revue les médications diverses dont il a été le témoin. Mais, bien qu'il cherche toujours à préciser l'indication particulière et le degré d'utilité de chacune d'elles, trop souvent il reste loin du but qu'il s'était marqué, et parle plus en conteur qu'en historien. — Du reste, cette pénurie de critique est bien excusable ; ce fut la faute du sujet, non de l'auteur. Et, lequel de nous se sentirait le courage d'en faire le motif d'un reproche, alors qu'aujourd'hui encore, chargé, après dix-sept ans, de la même tâche, le plus érudit retomberait forcément dans le même écueil ?

L'aptitude intellectuelle de Bottex, développée par une instruction solide, son aménité de caractère le rendaient particulièrement propre aux mœurs et aux usages académiques. La Société de médecine, la Société d'agriculture, l'Académie des sciences se l'attachèrent bientôt comme membre titulaire : et il a obtenu l'honneur de présider les deux premiers de ces corps savants. Il faisait aussi partie du Conseil d'hygiène et de salubrité.

Parmi les travaux nombreux, rapports, observations, discours, etc., qu'il a publiés dans les annales de ces diverses compagnies, l'on remarque deux ouvrages de plus longue haleine, et où le talent original de l'auteur se dessine plus accentué. L'un est son mémoire sur les *Marais de la Dombe*. Cette question, si savamment approfondie depuis, commençait seulement alors à fixer l'attention. Bottex, l'un des premiers, sut la traiter d'une manière générale, au point de vue hygiénique, médical et agricole. Il prouva, contre l'opinion reçue, que les émanations pernicieuses des étangs ne proviennent pas de certaines plantes actuellement en végétation, mais de la décomposition de subs-

tances animales et végétales. Il suffit de rappeler cet aperçu, pour faire comprendre l'influence qu'il dut exercer ultérieurement sur les procédés d'assainissement.

Une autre occasion se présenta peu de temps après : c'était de celles que Bottex aimait surtout à saisir, où il s'agissait de faire prévaloir la voix du bon sens et de l'expérience contre les prétentions des hypothèses systématiques. La doctrine de Broussais, qui ne voyait dans la syphilis qu'une inflammation simple, dans le mercure qu'un agent inutile et pernicieux, menaçait de se répandre dans toute l'Europe. Emue des dangers qui en seraient résultés pour la santé publique, la Société de médecine de Nantes prit l'initiative, et provoqua, de la part de toutes les Sociétés de France, une enquête d'urgence sur cette question. Celle de Lyon confia à Bottex le soin de la représenter en cette grave circonstance, et lui laissa le soin de rédiger le rapport et d'en motiver les conclusions.

J'ai souvent consulté ce Rapport. Quand je le lus pour la première fois, en 1831, c'était, en grande partie, afin de connaître les idées de Bottex qui allait être mon juge dans un prochain concours. Je commençai donc à le feuilleter, dans cet esprit d'approbation anticipée dont un candidat bien appris doit, avant tout, se munir. Mais, dès les premières pages, je reconnus que l'œuvre de mon futur collègue n'avait que faire d'une pareille indulgence. J'y trouvai, à chaque paragraphe, rappelées avec la concision et l'autorité d'un maître, les grandes vérités qui font loi en cette délicate matière, et que d'aveugles préoccupations avaient seules pu faire méconnaître. L'existence du virus syphilitique, la spécificité de ses effets, la nécessité du métal qui en est l'antidote, l'insuffisance du régime seul comme agent de guérison, tout est prouvé par la raison, par les faits, par l'accord des meilleurs auteurs : et, l'expérience d'un clinicien aussi consommé que Bottex l'était dans cette spécialité, s'ajoute heureusement à l'ensemble de ces arguments, pour couronner la démonstration.

Le terme du service de Bottex expira en 1839. Mais, peu d'années s'étaient écoulées, lorsqu'une organisation plus régulière vint donner au traitement des maladies mentales la régularité que tous les philanthropes, tous les administrateurs appelaient de leurs vœux. Le souvenir de Bottex était trop présent à l'Antiquaille, sa réputation comme médecin-aliéniste reposait, dans la population lyonnaise, sur des bases trop solides pour que, une nomination ayant été regardée comme nécessaire, on pût songer à un autre que lui. On sentit si bien à quel point il honorerait ce poste, que, pour le lui faire accepter, on le dispensa,

par une exception flatteuse, de la condition de résidence que la loi impose au titulaire. — Il rentra donc à l'hospice en 1843, et y continua, sans interruption, ses fonctions, auxquelles avait été ajoutée l'inspection des asiles d'aliénés du département du Rhône.

Attaché d'esprit et de cœur à la spécialité qu'il avait choisie, Bottex n'avait pu s'empêcher de méditer longuement sur les réformes à introduire dans le logement de nos aliénés. Comme tous ceux qui ont étudié cette question, il soutenait la nécessité, l'urgence de les soustraire aux conditions fâcheuses qui les entourent à l'Antiquaille. Le plan détaillé d'un nouvel établissement, qu'il publia en 1847, ne laissait rien à désirer sous le rapport hygiénique et médical. Écarté momentanément, il ne le fut qu'en vertu des raisons majeures qui ont fait ajourner tout projet de ce genre. Espérons qu'il sera repris tôt ou tard, et deviendra le point de départ d'une de ces améliorations dont notre époque laisse à l'avenir l'héritage trop souvent répudié.

Les soins de la clientèle vinrent de bonne heure enlever notre ami aux préoccupations exclusivement scientifiques : et, bientôt la confiance publique le plaça au premier rang. Son succès fut durable, parce qu'il n'avait été dû ni à l'engouement, ni à l'intrigue. Malades et confrères aimaient à en appeler à son sens droit, à son indépendance bien reconnue. Plus d'une fois, sa parole ferme et consciencieuse réforma, mieux que n'eût pu le faire un arrêt, les débordements du charlatanisme, ou les prétentions de l'ignorance présomptueuse.

Sa pratique était simple ; jamais il ne la surchargea d'une vaine polypharmacie. Les récits de ses contemporains et nos propres souvenirs nous le représentent comme un clinicien sage et prudent, ne rejetant pas une idée parce qu'elle était neuve, mais la repoussant toutes les fois qu'elle ne s'appuyait que sur un système. Il accueillait volontiers les indications qu'on lui suggérait, glanant dans tous les livres, tous les journaux, toutes les conversations, de quoi grossir le formulaire petit, mais éprouvé, auquel il se tenait habituellement.

On a souvent reproché à Bottex une certaine rudesse dans les manières, poussée parfois jusqu'à la brusquerie. Le reproche est fondé : et on ne ferait que l'atténuer en remarquant combien, dans la double spécialité qu'il exerçait, le médecin a besoin, pour l'intérêt de ses malades, de conserver intact l'ascendant de son autorité. Un homme que la raison commence d'abandonner se plaint de mille maux bizarres ; il voit partout des ennemis acharnés, entend des menaces, croit sentir les flammes de l'enfer, etc. Un syphilophobe, sous tant de rapports semblable à l'aliéné, va trouver, dans les sensations les plus naturelles, des

effets de la maladie qu'il redoute. Contre ces maux imaginaires, le raisonnement, la patience, la ruse même seraient des armes impuissantes. Il faut brusquer de pareils monomanes pour les persuader ; rebelles aux arguments, ils cèdent devant une conviction fermement exprimée. Cherchez-vous à les rassurer ? ils soupçonnent que vous les avez voulu tromper. Mettez-les littéralement à la porte de votre cabinet : ils sortiront en se félicitant, car cet emportement, à leurs yeux, témoigne au moins de votre sincérité !

Du reste, tranchant pour se faire obéir, sévère jusqu'à la dureté pour la stricte exécution de ce qu'il avait prescrit, Bottex portait sur toute sa personne quelque chose d'affectueux, de bon, de liant, qui attirait et retenait. Peu de malades l'ont quitté ; peu de ses anciens clients ont manqué de devenir ses amis. On l'aimait, parce qu'au lieu de ces grimaces de sensiblerie, par lesquelles tant de médecins ne rougissent pas de se dégrader, le malheureux trouvait chez lui un intérêt toujours présent, toujours prêt à se prouver par une assiduité que rien ne décourageait.

Avec une telle loyauté de caractère, je n'ai pas besoin de dire combien Bottex vécut pour l'amitié. Aussi bien fait pour l'inspirer que digne de la sentir, il avait de bonne heure puisé, dans les mœurs patriarcales de sa famille, l'habitude de cette douce passion, dont la contagion autour de lui était irrésistible. Laissant à d'autres les dévorantes aspirations de l'ambitieux, les distractions que donne le luxe, le souci d'enfanter et de mûrir une découverte, il mettait sa jouissance dans une causerie intime. *Bene agere et lætari*, ce dernier mot de toute philosophie qui ne se ment pas à elle-même, semble avoir été la devise de Bottex ; et, s'il a pu toujours se montrer fidèle à la seconde partie de cette maxime, c'est justement parce que sa conscience ne lui reprochait pas une seule infraction à la première. Des souvenirs du passé, quelques anecdotes d'où son bon cœur savait bannir toute médisance, de piquantes railleries contre les faux-savants et les faux systèmes, voilà le fond de la conversation où il trouvait ses plus grands charmes. — La vérité de l'historien nous force de dire que, c'était surtout entre cinq et six heures du soir, qu'il aimait à recevoir et à visiter ses amis ; mais sa mémoire ne saurait souffrir d'un aveu dont Brillat-Savarin, son compatriote, ne craignit pas de faire honneur à Richerand. Bottex acceptait gaiement ce reproche ; et, tel qui le lui avait adressé s'exposait bientôt à l'encourir lui-même, s'il se hasardait à devenir son convive.

C'est surtout aux *dîners trimestriels des médecins de l'Antiquaille*,

que les aimables qualités de notre cher et excellent Bottex se déployaient avec cette faculté communicative qu'un sentiment vrai peut seul donner. Assis à une place d'honneur, entre ses meilleurs confrères, il rendait à tous le bonheur qu'il paraissait recevoir et éprouver si pleinement. De ces réunions, où un titre ne suffit pas pour donner accès, Bottex était l'esprit ; mais il en était aussi le cœur. Devant lui, on se serait senti honteux d'un mot blessant, d'une personnalité. Ingénieux de prévenance, ferme et conciliant tout à la fois, il ne tolérait la gaité que désarmée de malice. Une attaque trop directe se laissait-elle pressentir ? vite il interposait entre les champions ce rempart d'aménité que lui avait donné la nature. La discussion naissante s'éteignait sous les éclats bruyants qu'il savait allumer : et la haine ou l'envie, si elles avaient accidentellement pénétré dans la salle du banquet, se voyaient forcées d'attendre une autre occasion.

Nous jouissions sans appréhension de l'attachante société de notre collègue, lorsqu'une fluxion sur les organes thoraciques vint, il y a deux ans, jeter l'alarme parmi ses nombreux amis. Réprimée assez complètement en apparence, elle laissa cependant une disposition à l'oppression que sa persistance à continuer le pénible service de l'Antiquaille aggrava sensiblement. — En octobre 1848, un nouvel et plus direct avertissement le força de suspendre ses travaux. Il chercha, dès lors, dans le calme d'une vie retirée, dans les soins d'une famille vivement chérie, la réparation de ses forces consumées par les rudes labeurs de la profession. Vain espoir ! l'épine fatale restait fixée au côté. L'ampleur naturelle de l'appareil cardiaque et circulatoire favorisait trop puissamment des congestions, que ramenait le moindre écart : et, à chaque fois, le point primitivement engorgé gagnait en étendue et en profondeur. En vain ses confrères, MM. de Polinière, Morel, Rater et Gromier prodiguèrent pour lui ces soins empressés, ces méditations de tous les instants, où l'amitié inquiète, éperdue, arrache à la science ses derniers secrets ; le mal s'accrut lentement, mais il ne cessa de s'accroître.

Des exutoires à l'extérieur de la poitrine avaient paru imprimer à la maladie un temps d'arrêt. Au mois de juillet 1849, il se rendit aux Eaux-Bonnes, et y trouva d'abord un soulagement marqué. Mais, à peine de retour à Lyon, les symptômes récidivèrent avec une nouvelle force.

Bottex, ne se faisant plus illusion, se retira dans son pays natal, à Neuville-sur-Ain. Là, entre ses enfants, il semblait résigné à la volonté souveraine, adoucissant, toutefois, par les tendres émotions de

famille; l'horreur du dernier coup dont il se sentait menacé. Il ne l'attendit pas longtemps. L'une de ces pneumonies partielles, dont le retour, jusque là, n'avait pu être prévenu par le régime le plus sévère, éclata, le 11 septembre, avec une intensité à laquelle la faiblesse du malade donnait malheureusement de nouveaux aliments. Tout secours, cette fois, fut inutile. La mort déjà était là; mais le cœur résistait encore, et le confrère, si on peut le dire, survécut à l'homme. Jusque dans le délire des derniers instants, il appela ses amis, les nommant par leurs noms, les demandant comme pour une consultation suprême, serrant la main de ceux que la piété confraternelle enchainait autour de son lit de mort.

Enlevé, à l'âge de 53 ans, au milieu de la vie la plus activement vouée à l'exercice de son art, Bottex n'a pas été pleuré seulement par ses amis. Ceux de ses confrères qui sont appelés à le remplacer peuvent chaque jour reconnaître, au langage de ses anciens malades, combien était dignement remplie la place qu'il a laissée vide. Un pareil témoignage n'est point suspect: s'il justifie, s'il redouble nos regrets, il leur donne, en compensation, un but non moins utile qu'honorable, en montrant à quel prix s'obtiennent, dans notre carrière, l'estime et la considération publiques.

P. DIDAY.